

XYZ. La revue de la nouvelle

Les cloches du passé

Sylvain Decelles



Number 38, Summer 1994

Rencontre d'un autre type

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Decelles, S. (1994). Les cloches du passé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (38), 19–21.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LES CLOCHES DU PASSÉ

SYLVAIN DECELLES

Novembre. La grisaille infinie. Les cimes des arbres dénudées. Des oiseaux noirs se profilant au loin. À gauche, une grille grise et rouillée. Des arbres craquant dans le vent. Au bout du sentier, une maison, grande, qui semblait sortir des pages d'un vieux conte pour enfants, un conte à faire pleurer. Un homme se tenait devant la maison. Il la regarda. La tristesse voila son regard.

Péniblement, il gravit les marches menant au portail et sonna. Il portait un chapeau de feutre gris, un imperméable noir. Ses yeux sombres étaient posés fixement sur la porte. Elle s'ouvrit. Un majordome accueillit le visiteur avec délicatesse et l'introduisit discrètement dans le salon. Des papiers tentures rouges et des tableaux abstraits ornaient les murs. L'homme examina un bol de cristal déposé sur une table en chêne. Des pommes rouges et luisantes ornaient le tout. Quelques instants, puis un léger pas rompit le silence. L'homme se retourna et vit une femme qui s'approchait.

Ils se regardèrent. Sans la quitter des yeux, il s'approcha et tendit la main.

— Bonjour... je m'excuse de ma visite impromptue... mais je n'avais pas le choix.

Elle le regarda sans dire un mot, sans poser un seul geste. Son visage restait neutre. Il se rendit compte qu'il était seul. Vraiment seul. Sa main tendue restait là, dans le vide, cherchant tendresse et chaleur. Rien. Aucun geste de la part de cette femme. Elle ne faisait que le regarder. Il baissa la main et regarda à son tour cette femme. Son cœur battait sourdement. Elle était là, dominant l'espace par son unique présence. Elle s'approcha de lui.

— Je sais que tu n'avais pas le choix, dit-elle. Tu n'as pas à t'excuser. Tu es le bienvenu. As-tu fait bonne route ?

— Oui, oui, malgré la pluie. Un dimanche triste.

— Un dimanche triste ?

— Tu n'as jamais eu cette sensation d'un dimanche triste ?

— Non, pas vraiment, dit-elle. La mort m'habite tous les jours, comme tu le sais. Mais, trêve de plaisanterie, assieds-toi. Une tasse de thé?... Ou, si je ne m'abuse, une tisane de verveine ?

— Oui, volontiers.

Le silence plana à nouveau dans cette pièce. Quelques minutes passèrent. L'homme regardait la femme silencieuse qui ne bougeait pas. Elle était assise et semblait méditer sur les raisons de sa venue. Le majordome apparut avec un plateau d'argent.

— J'essaie de comprendre, dit-elle finalement. Pourquoi ?

Il but un peu, se racla la gorge et la regarda fixement. Ses yeux sombres étaient tristes.

— Je ne sais pas, dit-il. Je ne sais pas, si je le savais, je ne serais pas ici. Je regarde quelquefois le firmament le soir. Je repense à mes escapades autour du monde où j'ai recherché la vie et l'amour. La douleur m'habitait dans tous les lits, dans toutes les chambres où j'ai dormi, auprès de ces âmes que j'ai rencontrées au fil de ma vie. Et je n'ai rien réussi. Je n'arrive pas à comprendre... C'est tout... Et je suis revenu.

La femme regardait dans le vide pendant que l'homme lui parlait. Elle repensa à tout cela, jugea mot à mot les propos de cet homme. Elle soupira.

— Je n'ai pas de réponse, dit-elle. Un arbre mort sans doute...

— Oui, dit-il. Une forêt grise dépouillée.

— C'est ça. Sans vie.

— Sans vie, ajouta-t-il. Comme les cloches du passé.

— Celles qui se sont tuées à jamais. Les cloches silencieuses, qui appartiennent au passé, qu'on n'entendra plus. N'est-ce pas étrange ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas.

— Le passé est cadavéreux. Simplement cadavéreux.

Il se leva. Elle ne le regarda pas. Son regard était fixé sur la chair juteuse des pommes rouges.

— Le passé m'habite maintenant, dit-il.

— Tu n'as pas le choix et je n'ai pas le choix.

— Je le sais. Tout ce que j'ai entrepris ne menait à rien. J'ai agi pour reporter l'issue finale. Et je n'ai pas réussi.

— La trappe est au bout du couloir, à droite, dit-elle.

On entendit le pas lourd de l'homme décroître. Un silence. Soudain, un cri strident et prolongé. Puis le silence à nouveau. Elle regardait toujours les pommes rouges. Des cloches sonnèrent.

« Les cloches du passé », pensa-t-elle.

Le majordome apparut : « Il est prêt », dit-il.

— À table, j'ai faim, dit-elle en se levant.

XYZ